

États d'âme

Francis Van de Woestyne
Clara Luciani

1992: naissance le 12 juillet.
2011: arrivée à Paris avec sa guitare.
2012: premier concert avec le groupe La Femme à la Flèche d'or.
2018: premier album, "Sainte-Victoire".
2022: premier concert complet à l'Accor Arena le 8 décembre.

La voix et la voie

Paris. Hôtel Rochechouart, dans le 9^e arrondissement. La salle du petit déjeuner se vide petit à petit. La voilà qui arrive, en toute simplicité. Large sourire, mots aimables. Elle pourrait se la jouer star, elle qui entame une tournée dans toutes les grandes salles de France et de Belgique : Zénith, Arena, Forest national (le 12 et 13 décembre 2025, le 28 janvier 2026) : déjà quasiment complet partout. Depuis quelques années, sa voix résonne dans toutes les radios, en compagnie de ses sœurs de chanson, Juliette Armanet, Santa, Helena... Pourtant, c'est une femme presque timide qui s'assoit à la table qui nous est réservée. Timide ? Sa taille lui a toujours posé problème, elle qui mesurait 1,77 m à 11 ans. On l'appelait la girafe, la perche, ou lui demandait s'il faisait chaud là-haut... Dans les cours de récréation, la violence est souvent verbale. La musique devient sa passion. Elle s'isole. Revend ses poupées pour s'acheter sa première guitare. Lorsqu'elle monte à Paris, elle mord la poussière, accepte tous les petits boulots. Mais s'accroche à son art. Elle est repérée par Raphaël, puis Benjamin Biolay. Un jour de 2018, elle dégouille sa "grenade", une chanson qui devient une sorte d'hymne des féministes. Les succès s'enchaînent. Elle a trouvé sa voix et sa voie. La maternité l'a transformée : plus forte et fragile à la fois. Désormais, elle n'est plus la personne la plus importante de sa vie. Il y a ce petit bout d'elle qu'elle aime par-dessus tout. Elle gère sa célébrité, sans trop de mal, continue à faire ses courses en toute simplicité, à marcher dans la ville. L'heure a passé vite. Elle s'en va à pied, le dos légèrement courbé. Ne vous fiez pas aux apparences : sur scène, elle déploie son cou et lâche ses coups. En douceur.

V.d.W



La version digitale de l'entretien sera disponible sur le site de lalibre.be ce dimanche dès 8 heures.

“Être malheureux aide à écrire des chansons”

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Une famille très aimante. Un cocon de quatre personnes : ma mère, mon père, ma sœur et moi. On ne laissait pas grand monde entrer dans notre bulle. C'était aussi une famille où il y avait toujours de la musique : mon père jouait – et joue toujours d'ailleurs – de la guitare basse. Ma maman n'était pas musicienne, mais avait une vraie curiosité musicale qu'elle m'a transmise.

La musique et la lecture aussi...

Maman m'a également transmis le goût du livre. Tous les mercredis, il y avait un rendez-vous obligatoire : la bibliothèque de Martigues. Notre famille était très modeste ; je suis issue d'un milieu ouvrier. Nous n'avions pas accès à toute une série de choses, contrairement à mes copains de l'école. En revanche, dès que je voulais un livre, maman se débrouillait toujours pour me l'acheter.

Quelle enfant étiez-vous ?

Mon enfance se divise peut-être en deux parties. La première est joyeuse, insouciante. Mais la deuxième, lorsque je suis entrée à l'école, dès l'âge de six ans, a été marquée par des moqueries incessantes à cause de ma taille. J'étais déjà très grande ; on m'appelait "la perche", "la girafe". On me demandait s'il faisait chaud là-haut... J'ai changé d'école mais le problème n'a pas cessé. Cela m'a poursuivie tout au long de mon adolescence. À 11 ans, je mesurais déjà 1,77 m. J'étais donc plutôt isolée, je n'avais pas beaucoup d'amies. J'ai toujours vécu voûtée. Aujourd'hui encore... Il n'y a que quelques endroits où j'arrive à me déployer vraiment. Sur scène, par exemple.

Pour vous réfugier dans la musique, à 11 ans, vous décidez de vendre toutes vos poupées pour acheter votre première guitare...

Oui, un geste très symbolique... J'ai écrit mes premières chansons en anglais. C'était très approximatif, mais j'étais hyperfan des Beatles, des Pretenders, des musiques que mon père écoutait en boucle. Mais à l'époque, je ne rêvais pas de faire carrière dans la musique, cela me paraissait totalement inaccessible. Dans ma famille, personne n'avait la possibilité de faire des études, personne n'avait le bac. Moi, je l'ai eu, j'ai même obtenu la plus haute note de la région. Mes parents souhaitaient que j'entre dans la vie active le plus vite possible, mais ma professeure de littérature a tenté de les convaincre que ce serait du gâchis de ne pas me laisser continuer mes études. Elle m'avait trouvé une place en prépa à Avignon. Mais c'était trop cher pour mes parents. Donc, j'ai fait de l'histoire de l'art, mais sans passion.

Et à 19 ans, vous lâchez tout pour aller à Paris... Comment ont réagi vos parents ?

Ils ne comprenaient pas ma décision. Mes parents me disaient : "Il faut que t'arrives à faire un métier qui te plaît parce que nous, on se réveille le matin, on va bosser et on s'ennuie." Moi, je voulais absolument faire de la musique, mais pour eux, la musique, c'était un divertissement, pas un métier. Ils ne pouvaient pas m'aider financièrement.

Votre arrivée à Paris, ça a été la galère...

La catastrophe, oui ! J'ai enchaîné les petits boulots. J'ai travaillé dans une pizzeria, dans un magasin de vêtements... Je prenais tout ce qui s'offrait à moi pour pou-

voir payer mon loyer : 500 euros pour vivre dans une chambre de dix mètres carrés que je n'arrivais pas à chauffer.

Mais vous avez continué à composer...

Oui. C'est une déception amoureuse qui m'a donné la matière de ma première vraie chanson. Tout à coup, je me suis sentie crédible. Je me suis dit qu'il fallait absolument que je raconte, que personne n'avait souffert comme je souffrais, que dans l'histoire de l'humanité un tel chagrin n'avait jamais touché personne. Il fallait que je témoigne absolument. J'ai même écrit deux chansons sur ce thème : "Monstre d'amour" et "Pleure Clara, pleure". J'ai remercié le garçon qui m'avait tant fait souffrir et qui m'avait donné de l'inspiration. J'ai écrit : "Merci beaucoup de m'avoir brisé le cœur."

Vous avez ensuite intégré le groupe La Femme. Comment les avez-vous rencontrés ?

C'était avant mon départ pour Paris. J'avais entendu certaines de leurs chansons et j'avais été surprise que l'on puisse faire sonner du français comme cela. Un peu à la manière du groupe Téléphone. J'avais rassemblé mes économies et, avec une amie, nous sommes allées les voir en concert à Cannes. Nous avons logé dans un hôtel vraiment glauque, au-dessus d'un sex-shop. Le concert s'est transformé en soirée. J'ai dansé avec un des membres du groupe à qui j'ai confié mon envie de faire de la musique. Il m'a dit : "Chante-moi quelque chose." J'ai chanté une chanson de Barbara. Il a trouvé que j'avais un côté un peu sixties. Il m'a donné son mail et, à Paris, j'ai repris contact avec lui. Ils m'ont intégrée dans leur groupe.

Mais être uniquement interprète, ce n'était pas vraiment ce que vous cherchiez...

Après environ deux ans, je me suis rendu compte que je n'étais pas totalement heureuse. J'étais juste interprète dans ce groupe, je ne gagnais pas vraiment ma vie avec cela, je continuais mes petits boulots et je n'avais pas vraiment la place ni le temps pour écrire mes propres chansons. J'étais à deux doigts d'abandonner, de retourner à la fac. J'ai appelé mes parents depuis la pizzeria. J'étais fatiguée, j'en avais marre de récurer les toilettes : ce n'est pas pour cela que j'étais montée à Paris. Ma mère m'a dit : "N'abandonne pas. Continue !" Et dans la semaine où le mois qui a suivi, j'ai reçu un appel.

Providentiel...

Le chanteur Raphaël cherchait une musicienne qui sache un peu tout faire : guitare, percussion, piano, chant... Il entamait sa tournée *Somnambule*. Je crois que ce qui l'intéressait dans mon profil, c'était mon côté enfant, instinctif, naïf. La tournée a été un succès, nous jouions souvent devant des salles complètes. J'avais des cachets, je gagnais ma vie grâce à la musique. Parfois, lors des répétitions, quand personne n'était là, j'utilisais la scène et les instruments de Raphaël pour travailler mes chansons que j'écrivais sur le côté. Un jour, il m'a surprise en train de chanter "Monstre d'amour". Il m'a encouragée à continuer. Un pianiste, Marc Chourin, m'avait aussi entendue et m'a mise en contact avec Benjamin Biolay en me lançant : "Tu pourrais peut-être faire ta première partie..." Je lui ai envoyé quelques démos par mail. Et il a accepté. Et j'ai senti, lors de ces premières parties, qu'il se passait quelque chose autour de moi...